

Jean Louis Schefer

Le temps dont je suis
l'hypothèse

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Je ne sais pas pourquoi je lis, à l'entrée de la nuit. Est-ce l'idée de préparer ces nuits ou de retarder le moment dans lequel je ne suis déjà plus moi et bascule dans un monde sans mot et sans couleur? Comme un plongeur prend son souffle avant de s'enfoncer parmi les algues mollement remuées par d'invisibles courants, agitées par le passage silencieux de poissons plats, secrétaires des bulles, pelleteurs de la vase, gardiens des végétations d'illusions que l'air du réveil, le premier soleil le plus pâle décolorent et réduisent en branchages noirs, cassants, en poudre de pharmacie? Activité – si l'on peut dire – incessante de lecture; désordre

de romans anciens préservant la langue du XVIII^e siècle, où le moi, comme dans un filet d'araignée, est tenu en suspension par des fibres, ballotté sur un tremplin élastique, centre nerveux d'un trafic de sentiments et d'une stratégie des désirs dont tous les objets sont peu à peu construits ou apprêtés dans la jouissance ininterrompue d'un pouvoir dont ils sont la parole momentanée et, dans leur roulement, comme la crête de ses vagues l'une sur l'autre jetées, romans sans aventures, romans dont le secret, et l'âme inventée comme le nageur d'une eau immobile, est l'évanouissement du monde auquel ce moi araignée lui aussi succombe comme le plaisir ou la souffrance d'une illusion consommée. Histoire de l'art, sans doute parce que son terrain est réellement inconnu et que rien à peu près ne peut s'y ordonner selon les chronologies simples, que chaque œuvre développe des durées dont elle est à la fois la règle et l'événement, la loi et l'exception, fait paraître des écorchements et dans lesquels quelque

chose que l'on nomme l'esprit est la réalité nouvelle de la matière ; essais de classification de la parole du monde social et, bientôt, fantômes de toute série d'hypothèses humaines ; idée des bêtes parlantes ; parole divisée entre les espèces, sifflée, rauque, grondante, mugissante... toutes attachées à la forme des corps, aux poils, plumes, à la griffe, au bec, à la vitesse des corps organisés pour l'herbe et la pierre, l'eau ou l'air – et l'homme, écrit Pline, qui s'en fait le propriétaire et le dompteur est un animal pleureur.

Idée résurgente qui a nourri toutes les poétiques : les hommes sont un milieu et un balancier entre les espèces, son passé, son œuvre ou la mémoire dont les rêves font la ritournelle ; rêve impérieux qui rabat les espèces les unes sur les autres, ou les fait s'emboîter. Nous devons à quelque moment de nos nuits, du rêve éveillé, de la pensée, être la peinture de tel mélange. Ce que savent pour celui-là ses rêves doit être tour à tour le bonheur ou l'effroi d'un monde subsis-

tant des espèces indivises. Lectures qui refont le désordre et le hasard : désennui de la campagne dont je n'aime que l'espèce de nervosité de la végétation ; l'espèce de paix que l'on y trouve est l'absence de vulgarité qui est le fond toujours émergeant dans le combat social, dans l'obligation de la parole qui ne peut cesser de répandre un bruit humain, comme une musique incessante de magasin d'alimentation fait oublier le prix des conserves, où s'abîme justement le prix de la parole et le trésor puisé dans la solitude qui en elle vient au monde à la rencontre de qui entendra, en elle, son chant, son premier mot : aidez-moi, aimez-moi, si nous-mêmes parlons pour être plusieurs et nous encore, une part de chacun s'adressant comme à vous aux dieux qui ont disparu. Je ne parle pas à ton corps mais, je crois, au dieu disparu dont tout homme sent en lui la naissance, l'évanouissement, le premier mot au bord des lèvres, qu'il tire parfois de la nuit où des ombres dansent hors du temps ; là où, croit-il, le temps cesse d'exister.

Aucune plante, fleur, fruit, oiseau ne dit « moi » : comme les dieux antiques dont nous avons perdu le corps, gardant l'illusion que la parole est en nous le souvenir et la magie d'invocation de ces corps anciens ; tous, bêtes et plantes nous habillent, tous nous poussent dehors parce que nous sommes un accident de la nature. Et comment les hommes, ces êtres larmoyants en qui le temps s'est enroulé seraient-ils les régents de la nature ?

Ils sont d'abord pris dans la fatalité d'un autre temps que celui partagé par toutes les espèces vivantes – l'homme n'a pas d'existence saisonnière. Et les saisons passent en lui comme une fatalité : le gel, le chaud, les cercles de l'enfer gothique.

Nous sommes la distance même du monde dont notre espèce est prévaricatrice : multiplicité du temps réglant l'existence en nous de plusieurs corps : voyons donc que nous sommes créatures de l'oubli. Si l'homme avait un centre ou un noyau, il serait l'effet d'une

simple temporalité dans laquelle serait résolue, ou non scindée, l'unité de l'âme et du corps. Et toute notre vie, et notre expérience du temps, est la déhiscence de ce noyau originaire imaginaire. Nous n'avons de souvenirs qu'en ceci que nous sommes la chose du temps dont nous ne parvenons qu'à être la pensée de dispersion.

La philosophie aurait-elle comme tâche ironique majeure la diffraction des temporalités dont le moi sort plus ou moins intact ?

La philosophie traiterait d'une fiction : la définition et les mécanismes de l'homme isolé de toute donnée sociale et de son rapport solitaire avec la nature, c'est-à-dire la loi inconnue. Or l'homme étant une force d'abstraction temporelle, ne parvient, c'est tout son acte de pensée, qu'à rediviser le temps de telle sorte qu'il n'existe pas dans la complexité presque infinie des temporalités (chacune gère un système que l'on peut nommer corps) d'instant effectif.

Projet sans autre exemple de Descartes, autrement on ne peut recomposer un homme à

partir de la division infinie des actes de pensée, de la déhiscence du temps et de l'espace.

Kant finalement : le temps est le milieu de création du sujet ; et le sujet est déjà double : les actes du sujet sont immédiatement des catégories et lui n'existe que comme sujet purement hypothétique. Le sujet est la somme non synthétique de différents degrés d'hypothèses de réalité du monde. On imagine difficilement comment ce sujet de vivisection aurait jamais pu apprendre quelque chose, autrement dit commencer – soupir de voir s'éloigner à jamais la merveilleuse statue de Condillac, surtout depuis que je suis jardinier à mes moments perdus. Perdus ?

Corps de la pensée : seul Merleau-Ponty s'est constamment tenu dans la poétique d'un monde ouvert, et d'un monde commençant : philosophie miraculeuse de funambule qui différerait sa synthèse, c'est-à-dire son système : l'œil et l'esprit, la chair du monde...

Et la littérature se partagerait le reste ?